

Olga avait toujours adoré les animaux domestiques. Une passion envahissante et très coûteuse que ses parents avaient plus ou moins réussi à maîtriser à l'époque où elle vivait chez eux. Aujourd'hui, libérée de la tyrannie parentale, sa passion n'avait pas faibli, bien au contraire, et comme dit le proverbe : « Quand on aime on ne compte pas ».

Sa maison était une arche de Noé, et pour ne rien arranger, son mari Bernard et leur fils Jürgen partageaient la même passion qu'elle. Tout ce petit monde vivait plus ou moins bien en harmonie mais plus souvent moins que bien.

Le petit nouveau

Aujourd'hui la ménagerie allait encore s'agrandir car toute la famille, ou plus exactement Olga, avait décidé d'adopter un mignon petit chaton pour tenir compagnie au chat de la maison.

— Ça fera un copain pour Belzébuth, avait lancé Olga, convaincue que les deux chats allaient s'entendre comme larrons en foire.

Elle avait repéré une annonce disant qu'une portée de chatons, trop mignons, n'attendaient plus qu'un foyer aimant pour les accueillir. Bernard avait mollement protesté, sachant qu'il était vain de négocier ce genre de choses avec sa femme, et Jürgen avait réclamé plus d'argent de poche pour s'occuper du nouveau chaton. Olga avait catégoriquement refusé en lui filant une taloche derrière la tête.

— Primo, mon doudou, tu ne t'occupes d'aucun animal dans cette maison, secundo, je ne te demande pas d'argent pour laver tes chaussettes et nourrir tes rats, et, tertio va te changer, nous partons dans dix minutes.

Et c'est donc en ce beau dimanche de printemps que toute la famille était partie chercher le malheureux chaton que le sort avait désigné pour vivre chez eux. Pour la plus grande joie d'Olga, le mignon petit chaton se trouvait dans une ferme des environs de Lyon.

— Génial, hurla-t-elle en entrant dans l'immense cour de l'exploitation agricole, j'adore les fermes, on va voir plein d'animaux.

— Calme-toi, Minou, dit Bernard en évitant une flaque aussi grande que le lac Léman, c'est juste une ferme.

— Papa a raison, m'man, détends-toi, on ne va pas au zoo.

— Ho, la barbe ! Vous n'êtes que deux rabat-joies, dit Olga avec le sourire d'un enfant qui entre dans un parc d'attraction.

Bernard évita encore deux grandes flaques boueuses, avant d'aller se garer près de l'agricultrice qui les attendait tout sourire sur le pas de la porte. Pendant que ses parents faisaient le tour de la ferme, Jürgen patienta flegmatiquement devant l'étable en comptant les mouches qui volaient autour de lui.

C'était un jeune homme amorphe de presque dix-huit ans, d'un mètre quatre-vingt-dix-sept, avec des cheveux blonds comme les blés qui lui descendaient jusqu'au milieu du dos. Il était aussi mou qu'une guimauve, aussi énigmatique qu'un film estonien non sous-titré, mais c'était un jeune homme attachant, doté d'une intelligence très efficace pour trouver des excuses pour ne rien faire. Il en était à soixante-dix mouches lorsque que quelqu'un l'interrompit.

— Qu'est-ce que tu fais ?

Une jeune femme se tenait devant lui avec les deux mains sur les hanches. Elle avait de longs cheveux blonds, des yeux noisette pétillants et portait une salopette en jean rentrée dans des bottes rose fuchsia à paillettes.

— Je compte les mouches, lui répondit Jürgen, méfiant.

— Et t'en es à combien ? poursuivit la jeune femme ?

— Soixante-dix, mais tu m'as interrompu, du coup je ne sais plus où j'en suis.

— Désolé, rigola la jeune fille amusée, pourquoi tu comptes les mouches ?

— Parce que j'adore les mouches, j'en ai même dressé une.

— N'importe quoi, s'exclama la jeune femme en riant, on ne peut pas dresser une mouche, tu te moques de moi, c'est des conneries.

— Non je t’assure que je l’ai fait, assura Jürgen, elle s’appelle Fixette, et quand je l’appelle elle vient.

— Eh bien, ici tu pourrais en dresser tout un troupeau, lui dit la jeune femme en lui montrant l’intérieur de l’étable, il y en a des centaines.

Jürgen rigola et se détendit un peu.

— Vous êtes venus chercher un chaton ?

— Oui, enfin surtout mes parents, précisa le jeune homme.

— Comment tu t’appelles ?

— Jürgen.

— Wahouuuu ! Ça c’est du prénom, ça vient d’où ?

— Des Vikings je crois. Ma mère adore les Vikings. Les Vikings, et les animaux.

La jeune femme jeta un coup d’œil à Olga qui revenait vers eux avec Bernard et l’agricultrice.

— En même temps sans vouloir te vexer, ta mère ressemble à un Viking.

— Ouais je sais, elle fait beaucoup de musculation. Et toi, c’est quoi ton nom ?

— Aslög.

— Là c’est toi qui te fous de moi, rigola Jürgen, qu’est-ce que c’est que ce prénom ?

— Ben quoi, se vexa la jeune femme, c’n’est pas pire que Jürgen. C’est suédois. Ma mère est d’origine suédoise. Je suis la fille de Clothilde qui est avec tes parents là-bas. Tout le monde m’appelle Loggy.

— Désolé, Loggy, s’excusa Jürgen, je ne voulais pas te vexer.

— Ça va t’inquiète. T’as quel âge, Jürg, ça ne t’embête pas si je t’appelle Jürg ?

— Non. Je vais avoir dix-huit ans le mois prochain, et toi ?

— Moi j’ai...J’ai un an de plus que l’année dernière à la même date, plaisanta l’adolescente en riant.

— Très drôle, dit Jürgen en affichant un sourire pincé.

— Hé, ne te vexe pas, c’était pour rire.

— J’suis pas vexé, se défendit le jeune homme, effectivement vexé.

— Et puis on ne demande pas l’âge d’une fille quand on est un gentleman, dit-elle en riant.

Son rire communicatif redonna le sourire à Jürgen.

— Tu veux voir un truc dingue ? dit-elle en l’entraînant avec elle ?

— Quoi ?

— Viens avec moi.

— Où ça ?

— On a une truie qui a eu des petits, et dans la portée il y en a un qui est né avec trois pattes, c’est ouf !

— Génial, s’exclama Jürgen qui ne regrettait plus d’avoir suivi ses parents dans ce piège mortel du dimanche après-midi à la campagne.

De son côté, après avoir tâté et tripoté un par un tous les petits chatons comme des melons sur un étal de marché, Olga finit par faire son choix.

— Celui-là ! annonça-t-elle.

Tout le monde se pencha pour voir qui était l’heureux élu qui allait venir grossir la ménagerie familiale. Bernard le mit dans une boîte de transport qu’il attacha solidement sur le siège arrière à côté de Jürgen. Olga acheta deux poules marron que Bernard baptisa Thelma et Louise. Ils les enfermèrent dans une cagette qu’ils attachèrent sur la banquette. Jürgen se retrouva ainsi bloqué entre un chaton hurlant à la mort et deux poules caquetantes qui se demandaient où était passé ce satané ver de terre qu’elles avaient déterré juste avant de se retrouver dans cette cagette qui empestait fortement le poireau. Avant que la voiture ne démarre, Loggy se pencha à l’intérieur pour donner son numéro de portable à Jürgen.

— Tiens Jürgen le Viking, dit-elle en rigolant de toutes ses dents, tu as intérêt à m’appeler sinon ça va barder pour toi. Mais ne va pas non plus te faire des films, tu n’es pas mon genre. T’es mignon mais pas mon genre, dit-elle avant de disparaître en riant aux éclats. Un vrai mystère pour Jürgen.

Le retour à la maison ne fut pas des plus calme. Le chaton miaula de désespoir tout le long du chemin en utilisant toutes les notes possibles, des plus graves au plus aigües, créant une horrible mélodie

insupportable dont seuls les chats ont le secret. Thelma et Louise caquetèrent d'agacement, prisonnières de cette cage en bois trop petite qui sentait vraiment trop le poireau.

Bienvenue

Bernard gara la voiture dans l'allée de son jardin. Leur voisin et ami Edouard, qui taillait les haies devant chez eux, les accueillit en descendant de son échelle.

— Alors, demanda-t-il impatient, où est ce chaton ?

— Ici, hurla Jürgen, encore coincé dans la voiture.

Edouard se pencha à l'intérieur.

— Salut Ed, ça roule ?

— Bonjour Jürgen. Alors, il est où le poissard de chat qui va vivre chez vous ?

— Je t'ai entendu, Ed, grogna Olga en lui filant une tape sur les fesses. Tout le monde voudrait vivre chez nous !

— Pas moi, Olga, répondit-il sans sortir la tête de la voiture.

Jürgen pointa le doigt vers la caisse en plastique.

— Il est là.

Edouard aperçut ensuite les deux gallinacés dans leur cagette en bois.

— Mais ce sont des poules ! s'exclama-t-il, surpris, en ressortant la tête de la voiture !

— Non, Edouard, rectifia Bernard, ce ne sont pas « des poules », je te présente Thelma et Louise, les nouvelles pensionnaires.

— Deux de plus ? s'étonna Edouard.

— C'est une longue histoire, dit Olga.

— Pas si longue que ça, répondit Bernard, tu connais Olga, eh bien figure-toi qu'elle s'est dit que ce serait sympa d'avoir une poule à la maison, plus une deuxième pour que la première ne s'ennuie pas, voilà, fin de l'histoire. Elles ne sont pas très futées mais au moins elles bouffent les restes, les serpents et accessoirement elles font des œufs frais pour le petit déj.

— Tu n'as pas peur que Pupu ou Belzébuth les bouffent ? s'inquiéta Edouard.

— Nous allons le savoir tout de suite, dit Bernard en posant la cagette au milieu de la pelouse.

Les deux poules sortirent leurs têtes comme des périscope pour observer ce nouvel environnement inconnu. Thelma ou Louise, à moins que ce ne soit l'inverse, sortit la première de cette caisse qui décidément sentait vraiment trop le poireau. Elle fit quelques pas avant de gratter frénétiquement le sol pour retrouver ce satané ver de terre qui lui avait échappé un peu plus tôt. Une minute plus tard, Louise ou bien Thelma, à moins que ce ne soit l'inverse, rejoignit sa collègue pour l'aider à trouver ce ver de terre qui décidément restait introuvable. Soudain le sol se mit à trembler sous leurs pattes.

— Houlala, s'inquiéta Edouard, voilà Pupu qui arrive.

— C'est le moment de vérité pour Thelma et Louise, ricana Jürgen.

Olga resta près des deux poules pour contrer toute attaque mortelle de la chienne qui, depuis sa niche, avait repéré ces deux volailles ridicules avec des yeux sur le côté, et qui déboulait sur elles comme un cheval fou.

Pupu était une chienne hybride, probablement issue d'un chien et d'une vache, un « chache » comme disait toujours Bernard. Personne n'avait jamais vraiment su de quelle race il pouvait s'agir. Cette chienne était la terreur de toutes les bêtes du quartier qui faisaient de grands détours pour éviter de passer devant la demeure de la diablesse. Aussi haute qu'un veau avec des poils aussi raides que ceux d'un balai brosse, Pupu pesait dans les quatre-vingt-dix kilos et possédait une mâchoire carrée aussi puissante qu'une pelle de bulldozer. La bestiole pouvait sectionner des câbles électriques de bonne section et encaisser sans broncher des châtaignes de deux-cent-vingt volts qui vous auraient cloués sur place. Pupu ne possédait qu'un œil qui fonctionnait comme quatre. Cette chienne bouffait tout ce qui lui tombait sous les crocs. La semaine précédente elle avait avalé dix mètres de tuyau d'arrosage comme un spaghetti géant, et plus aucun vétérinaire de la région ne voulait la soigner.

Pupuce déboula sur eux la gueule grande ouverte pour engloutir ces deux trucs à plumes marron sans intérêt avec des yeux sur le côté. N'ayant que quelques neurones à leur disposition pour tout gérer, les poules ne s'inquiétèrent pas plus que ça de cette bête hurlante et puante qui se précipitait sur elles, car leur préoccupation première était de retrouver ce foutu ver de terre qui leur échappait depuis bien trop longtemps. Ivre de puissance, Pupuce allait refermer sa mâchoire d'acier sur les deux gallinacés lorsqu'à sa grande surprise Thelma l'esquiva comme un torero, en enfonçant profondément au passage son bec dans la truffe. La chienne poussa un terrible hurlement de douleur qui résonna dans tout le quartier. Tous les animaux dans un rayon de cinq cents mètres frissonnèrent d'horreur en se demandant qui ou quoi avait pu faire hurler la diablesse de la sorte. Louise, qui n'avait pas vu arriver Pupuce, sursauta et courut également enfoncer son bec vengeur dans l'œil de la chienne pour lui apprendre à respecter le travail des autres. Pupuce hurla à nouveau à la mort avant de repartir en couinant dans sa niche. Enfin débarrassées de cette immonde bestiole, les deux poules reprirent tranquillement leurs recherches pour retrouver ce lombric récalcitrant qui, tôt ou tard, finirait de toute façon dans leur estomac.

— Hé bien ça alors, s'exclama Olga stupéfaite, vous avez vu ça ?! Incroyable, Pupuce a trouvé plus fort qu'elle.

— Qui aurait pu croire que deux poules abruties arrivent à mater cette furie de chienne en deux coups de becs, dit Bernard, surpris.

La tortue familiale, qui voulut également manifester son mécontentement de voir deux intrus sur son territoire, arriva trop tard pour en découdre avec les deux poules. Elle repartit contrariée en se demandant ce que pouvait bien être ces deux oiseaux ahuris avec des yeux sur le côté. Les deux poules, de leur côté, furent très étonnées de découvrir cet animal étrange, plat comme une pierre, qui se déplaçait très lentement en rampant. Pensant que la pierre rampante essayait de leur voler des vers de terre, les deux poules lui assenèrent une rafale de coups de becs sur la carapace. Comme cela n'avait strictement aucun effet, et qu'en plus cela faisait très mal au bec, Thelma et Louise laissèrent tomber et reprirent leurs recherches en espérant qu'on cesse une bonne fois pour toute de les déranger pour tout et n'importe quoi.

— Eh bien, voilà une chose de réglée, annonça Bernard en entraînant Edouard vers la maison. Allons prendre cette bière et libérer le chaton.